



HAL
open science

Le Temps impérieux du récit

Paul Carmignani

► **To cite this version:**

Paul Carmignani. Le Temps impérieux du récit : Réflexions sur la narrativité historique. Presses Universitaires de Perpignan. Autour de Fernand Braudel, pp.143-182, 2002, 2-917518-02-01. hal-01716510

HAL Id: hal-01716510

<https://hal.science/hal-01716510>

Submitted on 23 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

LE TEMPS IMPERIEUX DU RECIT : RÉFLEXIONS SUR LA NARRATIVITE HISTORIQUE

PAUL CARMIGNANI
Professeur des Universités
Délégué général du Prix F. Braudel

« Ils ne comprennent pas que je ne suis pas un philosophe, je ne suis pas un théoricien ; moi, je suis un homme d'imagination »

F. Braudel¹

« L'histoire est fille du récit. Elle n'est pas définie par un objet d'étude, mais par un type de discours. Dire qu'elle étudie le temps n'a en effet pas d'autre sens que de dire qu'elle dispose tous les objets qu'elle étudie dans le temps : faire de l'histoire, c'est raconter une histoire. »

F. Furet²

L FAUT toute l'innocence voire l'imprudence d'un littéraire (gageons qu'il se trouvera bien parmi nos confrères historiens une âme peu charitable pour aller jusqu'à évoquer l'incompétence) pour s'aventurer ainsi en terre foraine, dans le territoire de l'historien. Pourtant, cette intrusion dans l'atelier de Cléo se veut visite de courtoisie plus que déclaration de guerre à de lointains cousins qui ont longtemps partagé avec nous une histoire commune : rappelons tout d'abord que la « naissance conjointe de l'historiographie et de la notion de fiction narrative a fait partie du même mouvement que celui qui a amené la philosophie, et plus globalement le savoir rationnel, à s'extraire du mythe³ », et qu'ensuite, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, l'histoire a été placée sous la dépendance de la

¹ Témoignage de Mme Paule Braudel à qui nous dédions cette contribution en respectueux hommage et en reconnaissance du temps qu'elle nous a généreusement accordé au cours de nombreux entretiens.

² *L'Atelier de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1982, p. 73.

³ Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?* Paris, Le Seuil, 1999, p. 49.

littérature puisqu'à l'université son enseignement était essentiellement assuré par des professeurs de lettres. Si le lien est désormais rompu au plan institutionnel, il ne s'en est pas moins maintenu dans la pratique : les prétentions scientifiques n'excluent pas, loin de là, les préoccupations d'ordre esthétique et stylistique⁴. Parmi les ambitions de l'historien figure en bonne place celle d'être reconnu pour son art (« L'essentiel, n'est-ce pas le charme d'une écriture exceptionnelle ? » s'interroge F. Braudel à propos d'une œuvre qu'il préface⁵), aussi les princes de la discipline aspirant à la royauté vont-ils chercher l'onction suprême non pas à Reims mais sous la Coupole, quai de Conti, où l'Académie française scelle en grande pompe l'alliance de la science historique et des belles-lettres. Enfin, comme en témoigne le succès de G. Duby ou de E. Le Roy Ladurie sans parler de A. Decaux, A. Castelot et C. Manceron, dans un genre plus anecdotique et populaire, la parenté entre récit historique et récit romanesque n'est pas étrangère à l'engouement du public pour l'histoire.

Quand bien même serait-elle perçue comme moins amicale que nous le prétendons, cette incursion (puisque alors incursion il y aurait) serait encore de bonne guerre : voilà près de 2.500 ans que les historiens, héritiers d'Hérodote, utilisent les techniques et les procédés des praticiens du récit sans que nous leur ayons jamais contesté l'usage des « meilleures ficelles d'un très vieux métier⁶ » ; cette longue patience vaut indulgence plénière pour une brève transgression des frontières interdisciplinaires, disons un égarement passager.

Précisons tout de même, circonstance que nous espérons atténuante, que ledit littéraire a consacré ses travaux à l'œuvre d'un roman-

⁴ Ainsi F. Braudel, qui reproche à F. Simiand d'avoir mis « son amour propre à mal écrire », *Les Ambitions de l'histoire*, éd. établie et présentée par R. de Ayala et P. Braudel, Préface de M. Aymard, Paris, Éd. de Fallois, 1997, p. 174. Mentionnons également la section intitulée « Écrire long ou bien écrire » dans l'article « Séville et l'Atlantique (1504-1650) » in F. Braudel, *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 151.

Noter enfin l'observation de F. Jacob selon laquelle « De même qu'en littérature ou en peinture, il y a un style en science. [...] Une façon d'agir à l'égard de la nature et d'en parler. De concocter des expériences, de les réaliser, d'en extraire des conclusions, de formuler des théories. De les mettre en forme pour en tirer une histoire, à raconter ou à écrire. », *La Souris, la Mouche et l'Homme*, Paris, Éd. O. Jacob, 2000, p. 201.

⁵ « Pour comprendre Venise », préface à Ugo Tucci, Bologne, Il Mulino, in *Autour de la Méditerranée*, Paris, Ed. de Fallois, 1996, p. 622.

⁶ F. Braudel, *Les Ambitions de l'histoire*, p. 200.

cier sudiste, auteur d'une monumentale histoire de la guerre de Sécession⁷, Shelby Foote, qui a suscité une vive polémique outre-Atlantique en affirmant que l'histoire n'était qu'un canton de la littérature et qu'histoire et roman, loin de s'opposer comme deux genres antithétiques, participaient par des voies différentes mais néanmoins convergentes à la même quête de la vérité :

Tous les deux [le romancier et l'historien] cherchent la même chose : la vérité – non pas deux sortes de vérités : la même ; seulement ils l'atteignent, ou essayent de l'atteindre par des voies différentes. Qu'un événement ait eu lieu dans un monde maintenant tombé en poussière, et soit préservé par des documents et évalué par l'érudition, ou dans l'imagination, préservé par la mémoire et distillé par le processus de création, le romancier et l'historien ont tous deux pour objectif de nous dire comment c'était : de recréer le passé par leur méthode respective et de le faire revivre dans le monde qui les entoure. Ce qui les oppose radicalement, c'est, à mon avis, que l'historien tente cette résurrection en communiquant des faits, alors que le romancier cherche à communiquer des sensations. Le premier met l'accent sur les actions, le second sur les réactions. Et pourtant ils ne sont pas totalement coupés l'un de l'autre⁸.

Cette communauté de but aurait pour corollaire l'identité des moyens d'expression ; histoire et roman relèveraient d'une seule et même pratique, l'écriture, d'un seul et même art, le récit ou la narration. Pour l'auteur, l'histoire comme la fiction, c'est d'abord « un assemblage de mots, de virgules et de points virgules », et la technique romanesque est parfaitement transposable au domaine de l'historio-

⁷ Fruit de vingt ans de labeur, cet imposant triptyque de 2.934 pages grand format – *The Civil War* (Vol. I, *Fort Sumter to Perryville*, 1958 ; Vol. II, *Fredericksburg to Meridian*, 1963 et Vol. III, *Red River to Appomattox*, 1974) – au sous-titre d'une éloquente et provocante concision : "A Narrative"/ "Récit", n'a toujours pas été traduit en français bien qu'il présente une interprétation du conflit assez novatrice par rapport à celle qui a cours chez les historiens français de la période.

⁸ S. Foote, *The Novelist's View of History*, Winston-Salem, N.C., Palæmon Press Ltd, 1981, sans pagination. Nous traduisons.

Le couple action/réaction apparaît aussi chez F. Braudel mais dans un contexte différent : « La géohistoire est l'étude d'une double liaison, de la nature à l'homme et de l'homme à la nature, l'étude d'une action et d'une réaction, mêlées, confondues, recommencées sans fin, dans la réalité de chaque jour. » (*Les Ambitions*, p. 102).

graphie. Par technique, S. Foote entend, outre les questions de style, les problèmes posés par la caractérisation et notamment l'intrigue⁹, qui détermine à la fois « ce qu'on laissera de côté tout comme ce qui sera inclus » et « l'insertion des événements dans une séquence dramatique ». L'intrigue implique donc à la fois choix et dramatisation et, par ce dernier terme, l'auteur désigne une forme de dynamique qui n'a rien à voir avec celle qu'engendre la simple succession chronologique des événements.

Dans cette offensive en règle contre les historiens patentés, S. Foote retrouvait, assez curieusement, à la fois la position d'un Augustin Thierry, historien du XIX^e siècle, qui déclarait, dans la préface d'un de ses ouvrages :

On a dit que le but de l'historien était de raconter, non de prouver ; je ne sais, mais je suis certain qu'en histoire le meilleur genre de preuve, le plus capable de frapper et de convaincre tous les esprits, celui qui permet le moins de défiance et laisse le moins de doutes, c'est la narration complète¹⁰.

et celle d'un historien contemporain, P. Veyne, qui prétend que l'histoire, à l'instar du roman, « n'a pas besoin de principes explicatifs mais de mots pour dire comment étaient les choses¹¹ », et que l'historiographie « aboutit à des analyses (au sens où l'on parle de roman d'analyse), qui, pour n'être plus des récits au sens usuel du mot, n'en sont pas moins des intrigues, car elles comportent de l'interaction, du hasard et des fins » (*Ibid.*, p. 141). Cette conviction, S. Foote la radicalisera à l'extrême : partant du constat que l'historicité comme le romanesque ne peuvent s'appréhender que par la narration, moyen d'exposition commun aux deux genres, l'écrivain conclut à la parfaite analogie des deux discours ; l'historique passe ainsi sous la juridiction du littéraire, c'est-à-dire des (belles) lettres. Telle est la conséquence la plus subversive d'une doctrine qui pourrait se résumer par la formule : à bonne rhétorique, point n'est besoin de réflexion théorique. Comme en témoigne l'histoire de la Guerre civile, innocemment ou habilement sous-titrée *A Narrative*, le récit, instance impérialiste, viserait chez

⁹ Rappelons que selon P. Ricœur, « La mise en intrigue est ce qui qualifie un événement comme historique. », p. 302, *Temps et récit*, Vol. I – *L'intrigue et le récit historique*, Paris, Le Seuil, 1983.

¹⁰ *Récit des temps mérovingiens*, vol. II, Paris, Furne, 1851, p. 227.

¹¹ P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1971, p. 172.

l'auteur à étendre son domaine et à imposer son ordre à tout ce qui est tenu de passer par le défilé radical de la lettre. Conséquence du coup de force de l'écrivain sudiste : la guerre de Sécession devint l'objet d'un autre conflit fondamental où ne s'affrontaient plus *Yankees* et Rebelles mais les historiens professionnels et les romanciers ainsi que les forces en jeu dans la pratique historique et la création romanesque. D'un côté, se trouve le réel, de l'autre, l'imagination et la fiction ; l'écriture est le champ clos de leur affrontement dont l'enjeu, capital, n'est autre que la vérité. Ce débat, qui est loin d'être clos, faisait écho aux remises en cause radicales de l'historiographie liées au *linguistic turn*¹² et aux polémiques engendrées par les tenants du *New Historicism* aux États-Unis (qui font de l'histoire *a fiction-making operation*, en clair : une activité génératrice de fictions) et de la déconstruction en Europe. Point commun de ces divers mouvements de pensée : l'accent mis sur l'historicité des textes et la textualité de l'histoire :

L'épistémologie de l'histoire, sensible elle aussi aux progrès de l'herméneutique du soupçon a changé [...]. Contrairement au vieux rêve positiviste, le passé, comme l'ont répété à satiété toute une série de théoriciens de l'histoire, ne nous est pas accessible autrement que sous la forme de texte – non pas des faits, mais toujours des archives, des documents, des discours, des écritures –, eux-mêmes inséparables, renchérissent-ils, des textes qui constituent notre présent. [...] Or, aujourd'hui, l'histoire est elle-même lue de plus en plus souvent comme si elle était de la littérature, comme si le contexte était forcément du texte. [...] L'histoire des historiens n'est plus une ni unifiée, mais se compose d'une multiplicité d'histoires partielles, de chronologie hétérogènes et de récits contradictoires. Elle n'a plus ce sens unique que les philosophies totalisantes de l'histoire lui voyaient depuis Hegel. L'histoire est une construction, un récit qui, comme tel, met en scène le présent aussi bien que le passé ; son texte fait partie de la littérature. L'objectivité ou la transcendance de l'histoire est un mirage, car l'historien est engagé dans les discours par lesquels il construit l'objet historique. Sans conscience de cet engagement, l'histoire est seulement une projection idéologique : telle est la leçon

¹² Ou "tournant linguistique", expression désignant l'orientation vers les questions liées à l'analyse du langage prise dans les années 30 par la philosophie anglo-saxonne. On doit à ce mouvement quelques thèses radicales et fort dérangeantes telles que : « La philosophie n'est rien d'autre que de la syntaxe » (W. V. Quine) et « les récits historiques sont des fictions verbales dont les contenus sont tout autant inventés que découverts et dont les formes ont plus en commun avec leurs équivalents littéraires que scientifiques » (H. White).

de Foucault, mais aussi de Hayden White, de Paul Veyne, de Jacques Rancière et tant d'autres¹³.

À la coupable sollicitation que constituait la prise de position provocante d'un écrivain sudiste pousse-au-crime, s'en est ajoutée une seconde, issue de la relecture assidue de l'œuvre de F. Braudel, éminent représentant d'un mouvement sinon d'une école – *Les Annales* – qui a fondé sa légitimité sur l'excommunication des quatre entités cardinales de l'histoire traditionnelle : le temps bref, l'individu, l'événement et le récit dramatique au souffle court¹⁴. Les remarquables qualités d'écriture des deux historiens français et américain, leur commune volonté d'hégémonie s'exerçant à rebours l'une de l'autre – au bénéfice de la littérature pour le premier et de l'histoire pour le second – le fait que leur œuvre partage le même arrière-plan, à savoir la réflexion sur la narrativité historique qui a traversé les décennies 50-80, période où parut l'essentiel de leur production, nous invitaient à utiliser leurs points de vue radicalement opposés pour aborder l'étude de quelques concepts fondamentaux – récit, réel, vérité, explication, compréhension, imagination, fiction, etc. – constituant le paradigme de la pratique historiographique.

C'est donc sur cet arrière-plan que nous souhaitons rouvrir, à la lumière des derniers développements de la réflexion sur « les liens qui continuent de rattacher l'explication historique à la compréhension narrative¹⁵ », le dossier des relations complexes (c'est-à-dire à la fois complémentaires, concurrentielles et antagonistes) entre histoire et

¹³ A. Compagnon, *Le Démon de la théorie : littérature et sens commun*, Paris, Le Seuil, 1998, pp. 238-239.

¹⁴ « L'histoire traditionnelle attentive au temps bref, à l'individu, à l'événement, nous a depuis longtemps habitués à son récit précipité, dramatique, de souffle court. », *Les Ambitions*, p. 195, ou encore dans *Écrits sur l'histoire*, p. 13 : « L'histoire-récit n'est pas une méthode ou la méthode objective par excellence, mais bien une philosophie de l'histoire, elle aussi ».

Voir également sur ce point le témoignage de Marc Ferro : « Il considérait que cette histoire-là n'était pas scientifique ! Que c'était du récit. Il considérait que toute étude qui ne faisait pas progresser les méthodes et, par conséquent, la science historique, relevait de la vieille histoire qu'il rejetait avec vigueur. », *CinémaAction, Cinéma et histoire : autour de Marc Ferro*, « Marc Ferro, de Braudel à *Histoire parallèle* », entretien par F. Garçon et P. Sorlin, n° 65 (4^e trimestre 1992), p. 52.

¹⁵ P. Ricœur, *Temps et récit : l'Intrigue et le récit historique*, Paris, Le Seuil, 1983, p. 401.

littérature¹⁶ ou plus précisément histoire et récit (narration). La question cruciale de la narrativité historique a fait l'objet au cours des dernières décennies de nombreux et vifs débats (s'imposent à l'esprit les écrits de P. Veyne, M. de Certeau, P. Ricœur, F. Furet, H.-I. Marrou et J. Chesneaux sans compter les historiens étrangers, notamment anglais et américains : H. White, S. Greenblatt, P. Novick) dont R. Barthes dans un article publié en 1967, "Le discours de l'histoire", a rappelé les enjeux et les termes avec une rare clarté :

La narration des événements passés, soumise communément, dans notre culture, depuis les Grecs, à la sanction de la "science" historique, placée sous la caution impérieuse du "réel", justifiée par des principes d'exposition "rationnelle", cette narration diffère-t-elle vraiment, par quelque trait spécifique, par une pertinence indubitable, de la narration imaginaire, telle qu'on peut la trouver dans l'épopée, le roman, le drame ? Et, si ce trait – ou cette pertinence – existe, à quel lieu du système discursif, à quel niveau de l'énonciation, faut-il le placer ?¹⁷

Avant de tenter d'y répondre à notre tour, il convient d'attirer l'attention sur un fait marquant et quelque peu occulté de la période à laquelle nous faisons allusion, à savoir l'évolution parallèle des études historiques et des études littéraires : même tentation impérialiste (« Si, par je ne sais quel excès de socialisme ou de barbarie, toutes nos disciplines devaient être expulsées de l'enseignement sauf une, c'est la discipline littéraire qui devrait être sauvée, car toutes les sciences sont présentes dans le monument littéraire¹⁸ »), même volonté de s'ériger en compréhension/explication globale de l'homme, (« Historiens, nous qui, avec les sociologues, sommes *les seuls* à avoir un droit de regard sur *tout* ce qui relève de l'homme¹⁹ »), même rébellion contre la tradition par la mise à l'index de l'auteur, de l'intrigue, du personnage, de la psychologie d'un côté, de l'événement, de l'indi-

¹⁶ Au sens où l'entend R. Barthes : « J'entends par *littérature*, non pas un corps ou une suite d'œuvres, ni même un secteur de commerce ou d'enseignement, mais le graphe complexe des traces d'une pratique : la pratique d'écrire », *Leçon inaugurale de la chaire de sémiologie littéraire du Collège de France*, Paris, Le Seuil, 1978, p.16. Nous soulignons.

¹⁷ R. Barthes, *Essais critiques IV : le Bruissement de la langue*, Paris, Le Seuil, 1984, p. 153.

¹⁸ R. Barthes, *Leçon*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 18.

¹⁹ *Les Ambitions de l'histoire*, p. 127.

viduel, de l'histoire-récit, de la biographie, du politique, de l'autre, et enfin semblables emprunts à des disciplines perçues comme plus "dures" (linguistique, structuralisme, formalisme mathématique, économie, sociologie) pour asseoir et légitimer une certaine prétention au statut tant convoité de science. Et, au bout du compte, vingt ou trente ans après, même retour du refoulé : auteur, personnage, intrigue et psychologie, du côté de la littérature, individus, événements, chronologie, biographie, politique, polémologie et récit traditionnel, du côté de l'histoire. Retour – mais est-on vraiment jamais sorti du récit ? – qui ne signifie nullement que l'étape précédente et la tentative de rupture aient été vaines. Si retour il doit y avoir, il ne se fera pas à l'identique : la réflexion a incontestablement enrichi la conception et la pratique de l'histoire comme de la littérature, point sur lequel nous reviendrons.

Le rappel de cette situation ne rend que plus intrigant, *a posteriori*, le fait que dans l'article fondateur sur "La longue durée" publié en 1958 dans les *Annales*²⁰, Braudel ne mentionne pas dans la liste des auxiliaires de l'histoire – « nos voisins des sciences de l'homme : économistes, ethnographes, ethnologues, linguistes, démographes, géographes, voire mathématiciens sociaux ou statisticiens²¹ » –, les études littéraires, pourtant discipline reconnue dans les universités ; on note certes la présence du linguiste, cet « historien de l'invisible » comme l'a défini G. Guillaume²², mais ce n'est pas la

²⁰ *Annales E.S.C.*, octobre-décembre 1958, rubrique : « Débats et Combats », pp. 725-753. Repris dans *Écrits sur l'Histoire*, 1969, et *Les Ambitions de l'Histoire*, éd. Roselyne de Ayala et Paule Braudel, Préface de Maurice Aymard, Paris, Éditions de Fallois, 1999, pp. 190-230.

²¹ *Op. cit.*, p. 194.

²² *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*, recueil de textes inédits préparé en collaboration sous la direction de Roch Valin, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1973, p. 105. Soulignons, au passage, le parallèle entre la démarche de l'historien, qui est « en présence d'une réalité humaine dont nous connaissons ce qu'a été l'avenir » (*Ambitions*, p. 168) et dont il faut précisément reconstruire le passé gros de cet avenir, et celle du linguiste : « En linguistique, c'est partout la solution acquise qui pose devant l'esprit le problème à résoudre (*op. cit.*, p. 116, nous soulignons) d'où, entre autres, cette « reversion du résultat constaté en procès, en procès génétique » (p. 223) et l'opposition entre faits de surface et structures profondes communes aux deux disciplines. On peut d'ailleurs regretter, d'une manière générale, que les historiens n'aient pas prêté davantage attention aux progrès et aux acquis de la linguistique. Ainsi, par exemple, leur compréhension et utilisation de la notion de structure aurait été mieux accordée à

même chose. Reconnaissons toutefois que la littérature retrouve toute son importance dans l'étude du concept de civilisation²³ et accordons à l'auteur qu'il pensait à des disciplines au statut scientifique apparemment mieux assuré ou reconnu que les lettres²⁴. L'omission de ces dernières dans le concert des sciences humaines n'en reste pas moins surprenante parce que c'est souvent des études littéraires (narratologie, sémiologie, rhétorique, etc.) que sont venues – avant qu'elles ne surgissent au sein de la confrérie des historiens elle-même – un certain nombre de remises en cause radicales et d'aperçus novateurs : citons, pour mémoire, l'étude de R. Barthes sur J. Michelet et son « musée imaginaire²⁵ » où l'auteur met en lumière la structure d'une existence, la prégnance d'une thématique et surtout « le réseau organisé d'obsessions » déterminant la conception de l'histoire (le sang, substance cardinale de l'histoire ; l'histoire-aliment, objet d'une voration ; l'historien-Ceïpe résolvant rétrospectivement des énigmes humaines) de « ce grand metteur en scène » et régissant sa pratique scripturaire (substitution de nécessités d'ordre moral à la causalité ; image de l'Histoire-Synthèse – la chimie de la France –, modèle directement inspiré par la chimie et le transformisme naissants que Michelet ajoute aux deux schémas – l'Histoire-Plante (Herder) et l'Histoire-Spirale (Vico) – dont il avait hérité ; style “vertical” de

leurs objectifs s'ils l'avaient puisée dans les travaux des linguistes plutôt que dans ceux des ethnologues. Cette démarche leur aurait évité d'emprunter un concept de structure figé dans un certain immobilisme (et ainsi, *ipso facto*, en contradiction irréductible avec les objectifs de l'histoire, qui est par essence, selon M. Bloch, « science du changement ») alors que la linguistique en a plutôt accentué le caractère dynamique. Une structure, « entité autonome de dépendances internes » (L. Hjelmslev), c'est d'abord un système caractérisé par les notions de totalité (les lois qui régissent la structure confèrent au tout en tant que tel des propriétés d'ensemble distinctes de celles des éléments), de transformation (le système n'est pas immobile : il refoule ou accepte les innovations en fonction des besoins déterminés par les oppositions ou liaisons du système) et d'autorégulation (les transformations inhérentes à une structure ne conduisent pas en dehors de ses frontières, mais n'engendrent que des éléments appartenant toujours à la structure et conservant ses lois).

²³ « Civilisation : Histoire de la langue, histoire des lettres, etc. », *Les Ambitions*, p. 257 ou encore p. 347 : « [L]es lettres et les arts, ces grands témoins de toute histoire valable... ».

²⁴ Mais là aussi, on pourrait opposer à F. Braudel qu'est « objet de science toute matière que la société juge digne d'être transmise. En un mot, la science, c'est ce qui s'enseigne » (R. Barthes, *Essais critiques*, p. 13). C'est, Dieu merci, encore le cas de la littérature, mais pour combien de temps ?

²⁵ R. Barthes, *Michelet*, coll. Écrivains de toujours, Paris, Le Seuil, 1974.

Michelet, etc.). Ensuite, parce qu'à la même époque, la littérature (entendue ici au sens large qui englobe la critique²⁶, « une littérature qui a la littérature pour objet », selon la définition de P. Valéry) connaît un développement analogue à celui qui a profondément modifié la pratique historique, c'est-à-dire qu'elle se rattache à l'une des grandes idéologies du moment (existentialisme, marxisme, psychanalyse, phénoménologie) et s'affirme comme une anthropologie ou discours sur l'Homme, ce dont témoigne la belle profession de foi de l'écrivain E. Vittorini :

Les « poètes », les grands écrivains d'imagination, ont toujours une grandeur supérieure à celle qu'on leur prête et ils expriment plus qu'ils ne pensent eux-mêmes exprimer, plus qu'ils ne pensent démontrer. Plus que les opinions qu'ils affichent et que les idéologies qu'ils disent professer. Autrement dit, leurs images sont plus grandes que leurs idées et les idées en général ; leur implication dépasse leur explication et toute explication en général. Pourquoi ? Parce qu'ils donnent à chaque fois une représentation de l'homme intégral, de tout ce qui, de l'homme, leur apparaît avec clarté, et en même temps de tout ce qui, en lui, leur demeure obscur. Ce qu'ils croient savoir de l'homme peut d'ailleurs être superficiel et sot. Mais ce qu'ils savent inconsciemment de l'homme et expriment à leur insu, est toujours profond et grave, c'est l'homme lui-même, à un moment donné de l'histoire, qui parle par leur bouche. Ainsi nous devrions chercher à connaître à travers les « poètes » la part de l'homme que ne peuvent nous livrer les idéologies... Notre « sous-sol » mérite-t-il d'être connu ? S'il en vaut la peine, dans ce qu'il a de bon et de mauvais pour approfondir, pour concrétiser, bref étayer les exigences de renouveau qui se posent sur le terrain rationnel, c'est les poètes que nous devons interroger et aussi Dostoïevsky²⁷.

Bref, comme l'a affirmé R. Barthes, « ce que les sciences humaines découvrent aujourd'hui, en quelque ordre que ce soit, sociologique, psychologique, psychiatrique, linguistique, etc., la littérature l'a toujours su ; la seule différence, c'est qu'elle ne l'a pas

²⁶ « Le discours sur l'œuvre n'est pas un simple adjuvant, destiné à en favoriser l'appréhension et l'appréciation mais un moment de la production de l'œuvre, de son sens et de sa valeur », A. Compagnon, *Le Démon de la théorie*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 237. Nous soulignons.

²⁷ Elio Vittorini, *Journal en public*, Paris, Gallimard, 1961, p. 249.

dit, elle l'a écrit²⁸ ». Ainsi, en tant que *Mathésis*, la littérature contiendrait tous les savoirs dans un état non scientifique, il est vrai, et le « monde de l'œuvre [serait] un monde total, où tout le savoir (social, psychologique, historique) prend place²⁹ ». Conséquence fondamentale de cette visée hégémonique : tout ce qui relève de la culture est pertinent pour la compréhension de la littérature. D'où, la même volonté d'annexion des autres savoirs, des autres lieux du langage que l'histoire globale chère à F. Braudel :

Pour avoir le droit de défendre aujourd'hui une lecture immanente de l'œuvre, il faut savoir ce qu'est la logique, l'histoire, la psychanalyse ; bref, pour rendre l'œuvre à la littérature, il faut précisément en sortir et faire appel à une culture anthropologique. On doutera que l'ancienne critique y soit préparée. Pour elle, semble-t-il, c'est une spécificité purement esthétique qu'il s'agit de défendre : elle veut protéger dans l'œuvre une valeur absolue, intouchée par aucun de ces *ailleurs* indignes, que sont l'histoire ou les bas-fonds de la *psyché* : ce qu'elle veut ce n'est pas une œuvre constituée, c'est une œuvre *pure*, à laquelle on évite toute compromission avec le monde, toute mésalliance avec le désir³⁰.

À ce propos, notons le parallèle avec la démarche de F. Braudel, qui a lui aussi invité les historiens à sortir de leur pré carré pour fréquenter ces *ailleurs*, éminemment respectables cette fois-ci, qu'étaient la sociologie, l'économie, l'ethnologie, la démographie, etc.

Telles furent donc, évoquées à grands traits, l'évolution de la littérature et de la critique, et la nature des liens nouveaux qui se sont tissés entre ces deux disciplines et les sciences humaines. On a ainsi assisté à l'émergence de deux impérialismes qui se sont trouvés en concurrence : celui de l'histoire (« il y avait un impérialisme de l'histoire, entendez une sorte de gloutonnerie, pas toujours satisfaite d'ailleurs, de la part de l'histoire à l'égard des autres sciences sociales ses voisines...³¹ ») et celui de la littérature (« La littérature ne dit pas

²⁸ *Essais critiques IV*, p. 20.

²⁹ *Op. cit.*, p. 13.

³⁰ R. Barthes, *Critique et vérité*, Paris, Le Seuil, 1964, p. 37.

³¹ *Les Ambitions de l'histoire*, p. 164. Cf. également : « L'histoire et la sociologie sont même les seules disciplines qui essaient de reconstituer l'ensemble du spectacle de l'homme, les seules qui soient vraiment totalitaires... » (p. 166). Noter le choix révélateur de l'image du « spectacle de l'homme » sur laquelle nous reviendrons.

qu'elle sait quelque chose, mais qu'elle sait *de* quelque chose ; ou mieux : qu'elle en sait quelque chose – qu'elle en sait long sur les hommes³² »), chacune se voulant compréhension globale de l'homme et en véhiculant sa vision particulière par l'intermédiaire de la narration, c'est-à-dire par des récits. En effet, l'historien, une fois établies ses hypothèses, créée, réunie et traitée la documentation, acquis et vérifiés ses résultats, se retrouve face à la page blanche, confronté « à la plus complexe des pratiques signifiantes, à savoir l'écriture³³ ». Tout se réduit alors à une affaire – une histoire – de lexique et de syntaxe : « un assemblage de mots, de virgules et de points virgules » pour reprendre l'expression de S. Foote. À la « succession cohérente de phases³⁴ » mises à jour par l'exploration du « temps exogène et impérieux du monde³⁵ » va succéder, au stade proprement historiographique du métier d'historien, une succession non moins cohérente et contraignante de phrases se déroulant dans le temps impérieux du récit, le « temps-papier³⁶ ». Et c'est bien là que le bât blesse car il existe, on l'oublie trop souvent, à la fois un ordre de la langue (« En elle, immanquablement, deux rubriques se dessinent : l'autorité de l'assertion, la grégarité de la répétition³⁷ »), un ordre du discours dont « toute la nappe est fixée par un réseau de règles, de contraintes, d'oppressions, de répressions, massives et floues au niveau rhétorique, subtiles et aiguës au niveau grammatical³⁸ » et, enfin, un ordre de l'image et du symbole.

Quand, au temps de la conception (choix de la problématique et de la perspective, élaboration des faits, mise à jour des strates significatives) succède celui de l'exposition, l'historien doit passer sous les fourches caudines de la narration qui va lui imposer sa loi (pas de mise en mots sans mise en scène, intrigue, temporalisation et causalité) et son ordre (*ordo* veut dire à la fois répartition et commination),

³² *Leçon*, p. 19. Braudel affirme quant à lui que l'histoire n'est ni connaissance du passé, ni même connaissance du présent, « c'est plus exactement une certaine connaissance de l'homme grâce à des moyens particuliers : l'utilisation de cette variable complexe qu'est le temps », *op. cit.*, p. 167.

³³ *Leçon*, p. 35.

³⁴ *Les Ambitions*, p. 272.

³⁵ *Les Ambitions*, p. 224.

³⁶ *Essais critiques IV*, p. 156.

³⁷ *Leçon*, p. 14.

³⁸ *Leçon*, p. 31.

c'est-à-dire ses schémas canoniques³⁹, ses artifices, sa logique ambiguë (où la consécution a valeur de conséquence), ses rythmes (rapports entre la durée d'histoire et la longueur du récit la relatant, au nombre de cinq : sommaire, scène, ellipse, pause et digression réflexive⁴⁰), sa temporalité, ses diverses figures de rhétorique et configurations symboliques. S'y ajoutent quelques conventions spécifiques – toujours révocables – telles que l'effacement du "je", du "tu", du "ici" et "maintenant", l'exclusion des trois temps fondamentaux du discours : présent, futur et parfait⁴¹, qui prouvent, s'il en était encore besoin, que « c'est ce qu'on peut *dire* qui délimite ce qu'on peut penser⁴² ». En d'autres termes, le vocabulaire est moins un lexique qu'un système conceptuel. D'où, quand se manifestent certaines lacunes préjudiciables, le recours aux emprunts étrangers – comme ce fut le cas chez F. Braudel pour les concepts de *Weltwirtschaft*⁴³ ("économie-monde" auquel s'oppose, semble-t-il, celui d'"écomonde", qui en dérive à son tour), de *Fernhandel* (le "commerce au loin") et de "*Far-West méditerranéen*" – ou aux néologismes (le "contre-marché" pour *private-market*)⁴⁴. Alors, l'histoire serait-elle un art simple et tout d'exposition ? Non, assurément, l'histoire n'est pas seulement récit (et le récit, à son tour, n'est pas qu'un moyen commode, un instrument docile s'effaçant dans la régularité de l'usage). L'histoire est d'abord explication par divers schémas de rationalité et la narration ne va pas sans une phase antérieure et déterminante de conception et de modélisation : disons

³⁹ « On dit d'une phrase, d'une forme de la langue qu'elle est *canonique* quand elle répond aux normes les plus habituelles de la grammaire. Ainsi, en français, la phrase a la forme canonique SN+SV (syntagme nominal suivi de syntagme verbal)... », J. Dubois *et alii*, *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 1973.

⁴⁰ Sur ces diverses caractéristiques, que nous ne pouvons ici que lister, nous renvoyons à G. Genette, *Nouveau discours du récit*, Paris, Le Seuil, 1983.

⁴¹ Voir l'analyse classique (et corrigée depuis sur certains points par d'autres théoriciens) de E. Benveniste, "L'homme dans la langue" in *Problèmes de linguistique générale*, vol. I, Paris, Gallimard, 1966, pp. 225-250.

⁴² *Ibid.*, p. 70.

⁴³ « Par économie-monde, mot que j'ai forgé à partir du mot allemand de *Weltwirtschaft*, j'entends l'économie d'une portion seulement de notre planète, dans la mesure où elle forme un tout économique », *La Dynamique du capitalisme*, Paris, Arthaud, 1985, p. 85.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 56.

que l'histoire explique par un récit argumenté et que les mots constituent bien à la fois le matériau de base de l'historien (sources, documents écrits et oraux), son instrument d'analyse et son véhicule d'expression. Et ce véhicule n'est pas neutre : images, analogies, métaphores le lestent d'un coefficient personnel qui n'est pas loin de ruiner toute prétention sinon à l'objectivité (si on entend par objectivité l'effacement du sujet de l'énonciation) du moins à la scientificité (qui implique, selon M. Planck, que l'on « se purge de tout anthropomorphisme ») car « dans l'*exposé*, mieux nommé qu'on ne croit, c'est le sujet qui s'expose non le savoir⁴⁵ ». À cet égard, l'exemple de F. Braudel est particulièrement éclairant, parce que l'apport de Braudel ne se réduit pas qu'à un étalement des faits historiques dans l'espace et à un changement de perspective (la géographie passe de l'arrière-plan au premier, du rôle de décor au statut d'acteur, et corollaire inévitable, l'homme perd une partie de son agentivité au profit de l'espace-temps environnant), c'est aussi un style, une écriture comme ce fut le cas de tous les grands historiens – Thucydide, Tacite, Burke, Gibbon, Michelet, Toynbee –, d'où l'axiome qui en découle : « chaque fois qu'un historien déplace le savoir historique, au sens large du terme et quel qu'en soit l'objet, nous trouvons en lui, tout simplement : une écriture⁴⁶ ». Or, à ce propos, il convient de souligner, une fois encore, la contradiction manifeste chez Braudel entre sa défiance à l'égard de l'histoire-récit (ou histoire narrative) et sa pratique d'historien où description, narration, intrigue et mise en scène occupent une place prépondérante (« Mais n'est-il pas bon que l'histoire soit d'abord une description, simple observation, classement sans trop d'idées préalables ? Voir, faire voir, c'est la moitié de notre tâche⁴⁷. »). Dans la préface de *La Méditerranée*, pour prendre un cas exemplaire et maintes fois cité, Braudel, dans un même mouvement, condamne l'histoire-récit et semble déplorer de ne pouvoir recourir aux bonnes vieilles ficelles de

⁴⁵ R. Barthes, *Essais critiques IV*, p. 349.

⁴⁶ *Leçon*, p. 21. C'est à rapprocher de l'opinion de P. Ricœur, à savoir que « Braudel, par sa méthode analytique et disjonctive a inventé un nouveau type d'intrigue... » (*op. cit.*, p. 382), et de ce que dit F. Braudel lui-même : « Pour l'historien, accepter [la longue durée] c'est se prêter à un changement de style, d'attitude, à un renversement de pensée, à une nouvelle conception du social. » (*Les Ambitions*, p. 203).

⁴⁷ *La Dynamique du capitalisme*, Paris, Arthaud, 1985, p. 25.

la formule romanesque : « L'idéal serait sans doute, comme les romanciers, de camper le personnage à notre gré... Malheureusement ou heureusement, notre métier n'a pas les admirables souplesses du roman⁴⁸ ». Bel exemple de (dé)négation où peut se lire une sorte d'admission du refoulé tandis que persiste l'essentiel du refoulement. Et ce préjugé anti-romanesque est pris en défaut sinon contredit, quelques lignes plus loin, par la promotion de l'objet de l'enquête au rang de *personnage* :

son personnage [la mer Intérieure au XVI^e siècle] est complexe, encombrant, hors série. Il échappe à nos mesures et à nos catégories. De lui, inutile de vouloir écrire l'histoire simple : "Il est né le..." ; inutile de vouloir dire, à son propos, les choses bonnement, comme elles se sont passées. [...] Malheur à l'historien qui pense que la Méditerranée est un personnage à ne pas définir...⁴⁹.

Nous pourrions multiplier les exemples :

L'historien est volontiers metteur en scène. Comment renoncerait-il au drame du temps bref, aux meilleures ficelles d'un très vieux métier ? (*Ibid.*, p. 200)

La longue durée se présente ainsi comme un personnage encombrant, compliqué, souvent inédit. [...] Pour l'historien, l'accepter c'est se prêter à un changement de style, d'attitude, à un renversement de pensée, à une nouvelle conception du social. (p. 203)

Les emprunts à la formule littéraire – pour ne pas dire romanesque – ne s'arrêtent pas là : images, analogies et métaphores foisonnent dans les textes de ce maître de la parole et de la plume qui « entend par histoire une recherche scientifiquement conduite, disons à la rigueur une *science*, mais complexe⁵⁰ », mais qui nous offre en réalité « un prodigieux tableau d'artiste. Non pas une construction ou une succession de concepts, mais un tableau vivant et mouvant de l'espèce humaine. [...] Toutes ces métaphores qui viennent avec insistance sous la plume de Braudel révèlent la source même de son inspiration. Braudel, un grand savant, un penseur ? Non, un grand artiste,

⁴⁸ *Les Ambitions*, p. 343.

⁴⁹ *Les Ambitions*, p. 344.

⁵⁰ *Écrits sur l'histoire*, p. 97.

un visionnaire⁵¹. » Nous dirons, pour notre part, que Braudel, conformément à une de ses idées-forces (il n'y aurait pas de discontinuité absolue ou de « non-contamination » entre passé lointain et temps présent) s'affirme comme un maître de la métaphore, car qu'est-ce qu'une métaphore sinon la perception intuitive – au point précis où le sens se produit dans le non-sens – de la similitude dans les choses dissemblables ? Dressons un court catalogue des analogies, des images et des métaphores, qui émaillent le texte braudélien et caractérisent une écriture dont l'étymon spirituel serait, selon F. Dosse⁵², l'adverbe « réciproquement » puisque tout influe sur tout :

Métaphore cinématographique :

« le film de la vie des hommes » (A, p. 60) ; « les événements donnent assez exactement l'impression de *trailers*, de ces coupures de film... » (p. 32) ; « nous ne nous servons pas d'un seul projecteur [...] nous voulons allumer toutes les lampes à la fois » (p. 45) ; « les événements, ces points de lumières (les lucioles phosphorescentes) » (p. 37) ; « la lumière blanche unitaire » (p. 226) ;

Métaphore anthropomorphe, organique et organiciste :

« Expliquer, c'est repérer, imaginer des corrélations entre les respirations de la vie matérielle et les autres fluctuations si diverses de la vie des hommes » (Nous soulignons) ; « ce plancton intellectuel » (A. 166) ; « sa chair géographique » (p. 176) ; « la peau de l'histoire » (p. 297) ; « des civilisations corpulentes » (p. 287) ; « gloutonnes ou prodigues » (p. 292) ; « comme une graine qui contient une plante virtuelle, chaque économie urbaine... » (p. 125) ; « le blé a été et reste le 1^{er} personnage de notre histoire » ; « les griffes de l'événements » (*Écrits*, p. 57) ; l'économie-monde fonctionne « comme un système artériel distribue le sang à travers un corps vivant » ; « Le capitalisme est dans la longue perspective de l'histoire, le visiteur du soir » (p. 78), sans oublier, comme le signale A. Prost, toutes les métaphores qui « dévalorise[nt] l'homme comme abeille, fourmi, chenille, hanneton ou plante vivace, pour humaniser les forces matérielles⁵³ ».

⁵¹ F. Fourquet, «Un nouvel espace-temps», in M. Aymard *et alii*, *Lire Braudel*, Paris, Éd. La Découverte, 1988, p. 92.

⁵² *L'Histoire en miettes : des "Annales" à la "nouvelle histoire"*, Paris, Éd. La Découverte, 1987, p. 108.

⁵³ A. Prost, «Les acteurs dans l'histoire» in *L'Histoire aujourd'hui*, coordonnée par J.-Cl. Ruano-Borbalan, Paris, Éd. Sciences Humaines, 1999, p. 418.

Métaphore aquatique et de la navigation :

« Le modèle “flotte” mal sur ces eaux particulières [...] dans les eaux de ces montées sociales » (p. 319) ; les modèles = des navires (p. 219) ; « ces eaux sur lesquelles file notre barque, le plus ivre des bateaux » (p. 350) ; « Les historiens sont spécialistes de la marée et les économistes des vagues » (p. 156) ; « Noyer l'économie dans la mer des réalités sociales » (p. 160) ; « Le fleuve étroit, mais vif, de l'économie de marché » (*La Dynamique*, p. 49) ;

Métaphore américaine :

Une des plus fréquentes dans l'œuvre de Braudel. Ainsi, à propos de la colonisation de la Méditerranée occidentale, évoque-t-il “Le Far-West méditerranéen⁵⁴” puis dépeint-il Carthage en ces termes : « Carthage, ville nouvelle, poussée “à l'américaine”, a été un lieu privilégié des mélanges. “Américaine”, elle l'est aussi par sa civilisation terre à terre, qui préfère le solide au raffinement » (p. 110) ; « sa vie d'affaires intense, d'esprit “capitaliste” » (p. 119) ; « On a comparé ce mouvement en direction de l'ouest, à partir du VIII^e siècle avant l'ère chrétienne, à la colonisation du continent américain à partir de l'Europe, après 1492. Comparaison assez éclairante. » (p. 104) ; « Le contrôle d'un Far West méditerranéen riche en grains et en métaux⁵⁵ » ; « L'Afrique du Nord et l'Espagne, ces far-west musulmans » (A. p. 63) ; « L'Europe barbare, vrai pays américain » (p. 92) ; « Byzance a régné sur la mer Intérieure, sorte de Paris, sorte de New York⁵⁶ » ; « Il y aura toujours pour les historiens...une Amérique à découvrir » (*Dynamique*, p. 121) ; « Les examens qui ouvrent l'accès aux hautes fonctions du mandarinat sont, en fait, des redistributions des cartes du jeu social, un constant *New Deal* » (*Ibid.*, p. 75).

Tous ces exemples, particulièrement éloquents, prouvent que « l'histoire la plus structurale est obligée de se donner des quasi-personnages⁵⁷ » et qu'elle procède par substantification d'éléments de nature fort diverse : « C'est la constitution même de l'histoire à partir de l'explication narrative, qui lui impose de transfigurer en acteurs tout ce à quoi elle s'intéresse et par qui advient – ou n'advient pas – le

⁵⁴ *La Méditerranée : l'Espace et l'histoire*, Paris, Flammarion, 1985, p. 104.

⁵⁵ *La Méditerranée : les Hommes et l'héritage*, Paris, Flammarion, 1986, p. 144.

⁵⁶ *Autour de la Méditerranée*, p. 587.

⁵⁷ *Aujourd'hui l'histoire*, p. 372.

changement⁵⁸ ». En outre, la circulation des concepts et des images, leur greffage sur des supports inattendus (un *Far West* méditerranéen) démontrent, si besoin était, que l'imagination à l'œuvre dans le texte braudélien ignore superbement les frontières spatiales et les découpages chronologiques, ce qui est bien la fonction caractéristique de la métaphore, « indicateur d'une non-linéarité locale dans le texte ou la pensée⁵⁹ ». Ces confusions de temps et d'espaces, ces anachronismes et ces "anatomies" – si on nous autorise cet *hapax legomenon* – manifestement surgis en cours de rédaction, au fil de la plume, traduisent le goût de Braudel pour les rapprochements, les correspondances, les analogies inattendues et manifestent l'importance dans sa pratique scripturaire de l'imagination et de la faculté de voir le semblable sous le divers, le même sous les apparences de l'autre. Pouvoir quasi divin de l'historien qui partage ainsi avec le Créateur la faculté « de tenir rassemblés dans une perception simultanée, des moments, des événements, des hommes et des causes qui sont humainement dispersés à travers des temps, des espaces ou des ordres différents⁶⁰. »

Cette recherche « d'idées ou d'images » (A. p. 340) est fondamentale chez Braudel, qui se montre par ailleurs très conscient de la puissance et de la prégnance des schémas métaphoriques, armes à double tranchant, qui peuvent également bloquer la réflexion et l'innovation ; ainsi, par exemple, déplore-t-il l'influence contraignante du schéma anthropomorphique qui conduit à prêter aux civilisations « une destinée humaine » :

Je renoncerais pareillement à utiliser toute explication cyclique du destin des civilisations ou des cultures, au vrai toute traduction de la phrase habituelle, si insistante : elles naissent, elles vivent, elles meurent. (A. p. 289)

La métaphore est ainsi omniprésente et les historiens doivent bien convenir, quoiqu'il leur en coûte, qu'elle participe au processus de connaissance et d'analyse : métaphoricité, analogie⁶¹ et imagi-

⁵⁸ *Ibid.*, A. Prost, p. 420.

⁵⁹ E. Morin, *La Tête bien faite : repenser la réforme, réformer la pensée*, Paris, Le Seuil, 1999, p. 104.

⁶⁰ *Leçon*, p. 21.

⁶¹ Rappelons que l'analogie, « qui nous apparaît au début et au terme de la connaissance, en est à la fois le moyen et la fin », selon E. Morin (*La Méthode 3. La Connaissance de la connaissance*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 140), et qu'elle fonde

nation sont des ingrédients constitutifs de toute activité de réflexion que sa visée soit pragmatique, poétique ou scientifique⁶² :

La théorie est un spectacle. La science n'est qu'une comédie jouée par des concepts. Le récit, la mise en scène sont à mon avis la seule manière raisonnable de résoudre le problème suivant : nous ne pouvons penser que par métaphore, c'est-à-dire par la production d'entités imaginaires auxquelles nous sommes constamment tentés de prêter une existence réelle. La métaphore est inhérente au fonctionnement de l'esprit humain⁶³.

Dans ces conditions, le progrès de l'historiographie consisterait moins à expurger le récit des images, analogies, comparaisons et métaphores, qui seraient des sortes de scories littéraires dans un texte à visée scientifique, qu'à se garder de l'influence des vieux schémas ou tableaux de pensée dont la validité est désormais caduque. D'où l'évocation par Braudel des sacrifices nécessaires : il faut, dit-il, « renoncer au départ à certains langages : ainsi, ne plus parler d'une civilisation comme d'un être, ou d'un organisme, ou d'un personnage, ou d'un corps, même historique. » (A, p. 288) et « s'écarter résolument d'un vocabulaire immobilisé [et] sclérosé » (A, p. 264). Il convient de rechercher des vocables nouveaux et donc, des idées nouvelles :

La querelle des mots n'est donc pas achevée. Et peut-être nous faut-il, plus qu'on ne le pense, dans le domaine en ébullition des sciences de l'homme où il y a encore tant d'imprévu, des mots déformables, riches de sens multiples, capables de s'adapter à l'observation (et à ses surprises), non de la gêner. (A, p. 265)

De là encore, ce plaidoyer pour « un nouveau discours historique » (A, p. 615) : « utiliser ainsi la langue française comme un outil

cette logique du vraisemblable à l'œuvre dans le récit historique.

⁶² Voir sur ce point le témoignage de F. Jacob qui parle d'*images cognitives* et précise que « l'homme modèle sa "réalité" avec ses mots et avec ses phrases » (p. 205, *op. cit.*), que « c'est dans la phase imaginative de la démarche scientifique, dans la formation des hypothèses, que le scientifique fonctionne comme l'artiste » (p. 206) et enfin que « C'est souvent l'idée d'une métaphore nouvelle qui guide le scientifique » (p. 207). Sur la même question signalons un autre ouvrage récent : Evelyn F. Keller, *Le Rôle des métaphores dans les progrès de la biologie*, Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo, 1999.

⁶³ F. Fourquet, "Un nouvel espace-temps" in M. Aymard *et alii*, *Lire Braudel*, p. 81. Étymologiquement, *theoria* désigne la contemplation (spéculative) et *theorein*, regarder.

précis, essayer de se rendre maître de ses mots, c'est les connaître, chacun en fait l'expérience, à partir de leurs racines, de leurs origines » (A, p. 302).

Ce que montre ce « modèle d'une œuvre organisée autour d'un long travail d'écriture » (M. Aymard), et d'un jeu entre imagination et mémoire, c'est tout d'abord que l'écriture n'est pas un simple véhicule d'expression – elle participe à l'élaboration du sens, de la pensée – et ensuite qu'il ne s'agit pas d'un instrument neutre ou innocent ; en histoire, comme en littérature, nous venons de le voir, l'écriture penche, par une sorte de tropisme inhérent à sa nature, du côté du symbolique et du métaphorique quand ce n'est pas du mythique « présent partout où *l'on fait des phrases*, ou *l'on raconte des histoires* (dans tous les sens des deux expressions)⁶⁴ ». L'historien, comme l'écrivain, est aussi – pour son plus grand malheur ou sa plus grande gloire – « un pense-phrases » (R. Barthes). Faut-il en conclure comme le fait F. Furet que :

Construit sur une succession de faits concrets et uniques, il [le récit] mobilise plus le pouvoir d'évocation de l'historien que sa capacité proprement intellectuelle, son art plus que son esprit, sa sensibilité plus que son intelligence⁶⁵ ?

S'il tel est le cas, on comprend mieux à la lumière de ce qui précède que l'historiographie moderne se soit efforcée d'instituer une nouvelle frontière entre elle-même et la littérature en opposant à l'histoire narrative, fille du récit (l'histoire historisante), l'histoire-problème. La première relate, exhume le vécu, fait revivre le passé par procuration ; la seconde, se voulant œuvre d'un analyste plutôt que d'un narrateur, élabore du pensable. Toute la réflexion théorique contemporaine sur l'historiographie tourne autour de ces deux modes d'écriture de l'histoire :

Un premier type d'histoire s'interroge sur ce qui est *pensable* et sur les conditions de la compréhension ; l'autre prétend rejoindre le *vécu*, exhumé grâce à une connaissance du passé. [Elle] privilégie la relation de l'historien avec un vécu, c'est-à-dire la possibilité de faire revivre ou de “ressusciter” un passé. Elle veut restaurer un oublié ou retrouver des hommes à travers les traces qu'ils ont laissées. Elle implique aussi

⁶⁴ E. C. IV, p. 82.

⁶⁵ *Op. cit.*, p. 23.

un genre littéraire propre : le récit, alors que la première, beaucoup moins descriptive, confronte plutôt des séries que font sortir différents types de méthode. Entre ces deux formes, il y a tension, mais non opposition⁶⁶.

Dans l'offensive contre le risque d'absorption du récit historique par la narration romanesque, les historiens avancent souvent le double argument du lien au réel et à la vérité :

L'historien écrit, et cette écriture n'est ni neutre ni transparente. Elle se modèle sur les formes littéraires, voire sur les figures de la rhétorique... Reste que si le discours historique ne se rattachait pas, par autant d'intermédiaires que l'on voudra, à ce qu'on appellera, faute de mieux, le réel, nous serions toujours dans le discours, mais ce discours cesserait d'être historique⁶⁷.

Pour les historiens, les deux termes de réel et de vérité sont indissolublement liés, puisqu'ils se servent du second pour définir le premier ; la vérité du discours historique résiderait dans son adéquation au réel. Or, rien n'est moins assuré que le statut de ce référent : « on ne le connaît jamais que sous forme d'effets (monde physique), de fonctions (monde social) ou de fantasmes (monde culturel) ; bref, le réel n'est jamais lui-même qu'une *inférence*⁶⁸ ». Le paradoxe de l'historiographie réside précisément et peut-être irrémédiablement dans cette conjonction de deux termes antagoniques : le réel, qui n'est pas représentable, mais seulement démontrable (c'est « une catégorie technique qui évolue avec nos machines de vision et de détection⁶⁹ »), et l'écriture, qui ne peut que dire, à défaut d'imiter ou de montrer. Le premier terme relève d'une ontologie et le second, du langage ; ce sont deux ordres difficilement conciliables.

Quant à la visée première de l'histoire, la vérité, elle se mesurerait à l'aune d'un *how it was* (les choses comme elles se sont réellement passées), d'un réel évanescent, évanoui, qu'il s'agirait de

⁶⁶ M. de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 47.

⁶⁷ P. Vidal-Naquet cité par F. Bourguignon, "L'Écriture de l'histoire : le discours en question" in *L'Histoire aujourd'hui*, p. 370.

⁶⁸ R. Barthes, *Essais critiques*, Paris, Le Seuil, 1964, p. 163.

⁶⁹ R. Debray, *Croire, Voir, Faire : Traverses*, Paris, Eds. O. Jacob, 1999, p. 155.

recréer par la pratique – presque magique – de l'écriture. Or, ce réel est proprement inconnaissable, inaccessible :

Le *réel* est le monde extérieur tel qu'il est. En ce sens, le réel est "impossible". D'abord toute représentation mentale est une structure surajoutée au réel et qui lui superpose arbitrairement un sens ou une organisation qu'il ne possède pas. [...] Ce que nous connaissons du réel est régi par une approximation hasardeuse qui s'appelle le *symbolique*⁷⁰.

Il convient donc de dénoncer l'illusion propre à tout discours (romanesque, historique, ou autre) qui laisse entendre qu'il est adéquat au réel. M. de Certeau souligne avec force que cette illusion philosophique est toujours « tapie dans les préalables du travail historiographique⁷¹ », et ce, de manière consubstantielle car « l'*historiographie* (c'est-à-dire "histoire" et "écriture") porte inscrit dans son nom propre le paradoxe – et quasi l'oxymoron – de la mise en relation de deux termes antinomiques : le réel et le discours. Elle a pour tâche de les articuler et, là où ce lien n'est pas pensable, de faire *comme si* elle les articulait. » (*Ibid.*, p. 5).

Enfin, autre argument décisif, si l'historien peut se définir par sa fonction sociale, au service d'une institution, d'une idéologie voire d'une politique, il n'en reste pas moins un sujet dont la subjectivité ne s'abolit pas dans sa pratique :

[...] l'histoire est à la fois saisie de l'objet et aventure spirituelle du sujet connaissant ; elle est ce rapport $h = P/p$ établi entre deux plans de la réalité humaine celle du Passé, bien entendu, mais celle aussi du présent de l'historien, agissant et pensant dans sa perspective existentielle avec son orientation, ses antennes, ses aptitudes — et ses limites, ses exclusives (il y a des aspects du passé que, parce que je suis moi et non tel autre, je ne suis pas capable de percevoir ni de comprendre)⁷².

Ceci posé, que devient alors cette vérité qui devrait idéalement procéder d'un rapport exact au réel ? Il peut arriver qu'elle s'évanouisse et cède la place à un avatar où faits et "*doxa*" se combinent pour créer la puissante magie du vraisemblable. La vérité court toujours le risque de verser dans la fiction et le passé que l'écriture

⁷⁰ R. Geogin, *Lacan*, Lausanne, Éditions L'Âge d'Homme, 1977, p. 37.

⁷¹ M. de Certeau, *op. cit.*, p. 5.

⁷² H.-I. Marrou, *De la connaissance historique*, Paris, Le Seuil, 1954, p. 221.

exhume peut se révéler pur effet de langage, un passé factuel/fictif, caractérisé par le rapport de connaissance/méconnaissance que l'auteur entretient avec lui. « La vérité est une fiction (une construction)⁷³ » – telle est la radicale conclusion qui s'est imposée à certains théoriciens des sciences humaines –, et le discours historique un mixte situé entre le narratif pur (le récit littéraire) et le discours logique où prédominent l'induction et la déduction. Mais, nous l'avons vu, ce discours n'est pas neutre ; il introduit certaines distorsions dans la présentation du contenu, donne à la succession valeur de causalité (*post hoc, ergo propter hoc*) et substitue la vraisemblance de ses énoncés au caractère vérifiable des faits. Il est en outre soumis à la double attraction, au double risque du métaphorique et du symbolique. Il en résulte que la vérité visée par l'historien n'a parfois pour critère de vérification que sa conformité aux lois d'un dire⁷⁴ et qu'il lui arrive de s'articuler sur un mythe collectif, garant de sa crédibilité (l'histoire officielle de la révolution en Union soviétique en est un exemple classique). Poussé à l'extrême, ce type de considérations conduit à affirmer comme le fait H.-I. Marrou que :

La connaissance historique, reposant sur la notion de témoignage, n'est qu'une expérience médiate du réel, par personnage interposé (le document), et n'est donc pas susceptible de démonstration, n'est pas une science à proprement parler, mais seulement une connaissance de foi. (p. 137)

Dur constat prenant le contre-pied de la réflexion contemporaine sur l'historiographie qui se fonde régulièrement sur l'affirmation de la visée de vérité de l'histoire et de son statut scientifique et corrélativement sur le déni de la valeur cognitive de la littérature, de la fiction, et de l'imagination ou, *horresco referens*, de l'imaginaire. Or, sur ces points essentiels, la réflexion a progressé et nous aimerions rappeler succinctement trois observations qui ne peuvent manquer

⁷³ R. Geogin, *op. cit.*, p. 45.

⁷⁴ G. Bourdé et H. Martin font remarquer que lorsqu'il entreprend de décrire au lieu de narrer, l'historien « fera choix d'un ensemble de *traits pertinents* pour instaurer une cohérence qui sera celle du texte et non celle du réel qu'il évoque » (*Les Écoles historiques*, Paris, Le Seuil, 1983, p. 304). Éventualité déjà évoquée par M. de Certeau qui évoque le cas où, dans un récit historique « la vraisemblance des énoncés se substitue constamment à leur vérifiabilité » (*L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 111).

d'être prises en compte dans tout débat sur la question de la narrativité historique :

- 1) La première porte sur les notions de vérité et de connaissance scientifique toutes deux prises sous le feu d'une épistémologie qui se propose de dévoiler l'impensé de la science ;
- 2) La deuxième concerne le concept d'imagination ou d'imaginaire – la question de leur distinction ne sera pas abordée ici – qui, loin d'être perçue comme l'instance de l'irrationnel du chercheur apparaît plutôt aujourd'hui comme « le foyer mental où se préparent dans l'ombre les grandes décisions de la raison qui croit naïvement travailler au grand jour⁷⁵ » ;
- 3) La dernière a trait au statut de la fiction en tant qu'opérateur heuristique et cognitif.

Concernant le premier point, il est paradoxal de constater que les historiens ont revendiqué pour leur discipline un statut scientifique au moment même où la science se voyait mise à mal par un certain nombre de théories qui en contestaient les fondements et mettaient en avant qu'elle « contient un certain noyau d'irrationalité, impossible à réduire entièrement⁷⁶ ». Certes, ces théories n'échappent pas davantage que leur objet à la critique et à une possible réfutation, mais on ne peut en ignorer la portée et les conséquences. Ainsi, convient-il d'évoquer K. Popper et son célèbre principe de réfutabilité selon lequel en science toute vérité ne serait qu'une erreur en sursis. Le philosophe viennois a montré que la science ne dit jamais le vrai mais ne fait que confronter des hypothèses à la réalité (« le progrès scientifique ne consiste pas en une accumulation d'observations mais en un rejet des théories moins satisfaisantes et leur remplacement par des meilleures »). On ne pourrait ainsi parler de vérité scientifique, mais seulement de vraisemblance, c'est-à-dire d'approche progressive de cette vérité. À cette offensive en règle contre les présupposés de la science, s'ajoutent celle du mathématicien Kurt Gödel avec son « théorème d'incomplétude » (impossibilité de bâtir un édifice logique totalement cohérent) et de l'épistémologue, Paul Feyerabend auteur de *Contre la méthode : esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance* (1979) où il affirme que la science n'est ni plus ni moins

⁷⁵ J.-J. Wunenburger, « L'Imaginaire de la philosophie » in J. Thomas, ed. *Introduction aux méthodologies de l'imaginaire*, Paris, Ellipses, 1998, p. 299.

⁷⁶ M. Planck, *Initiations à la physique*, Paris, Flammarion, 1941, p. 6.

pertinente que les mythes (« en matière de méthode, tout est permis » et que la méthode scientifique ne serait que rationalisation *a posteriori* d'un mode de travail qui n'a rien de rationnel). Enfin, la théorie de Thomas Khun selon laquelle chaque époque est dominée par un modèle théorique de référence – le paradigme – qui structure une discipline et guide les recherches, parachève cette entreprise de contestation sinon de destruction des fondements de la démarche scientifique. Même si cette entreprise se prête elle-même à une possible procédure de “déconstruction”, l'édifice de la science est ébranlé et avec lui toutes les disciplines visant à utiliser la science comme contrefort théorique. Aussi ne peut-elle jouer le rôle d'argument d'autorité et d'*ultima ratio* dans le débat sur l'épistémologie de l'histoire. Certes, il est fort possible que les vérités du moment soient répudiées demain comme autant d'erreurs, mais, en attendant, la réflexion actuelle sur les conditions de production du discours historique a mis en lumière deux arguments dont la validité, nous en prenons le pari, sera difficilement remise en question. Le premier souligne le fait que la vérité de l'histoire « est fonction de la vérité de la philosophie mise en œuvre par l'historien⁷⁷ ». Notion capitale que H.-I. Marrou, à qui nous la devons, développe jusque dans ses conséquences les plus extrêmes quand il affirme :

Il n'y a pas d'histoire véritable [...] qui soit indépendante d'une philosophie de l'homme et de la vie, à laquelle elle emprunte ses concepts fondamentaux, ses schémas d'explication et d'abord les questions mêmes qu'au nom de sa conception de l'homme elle posera au passé (*op. cit.*, p. 228).

Le second met l'accent sur la nécessité d'une réflexion théorique préalable à toute pratique historiographique ; l'historien étant dans l'histoire, « il est bon que toute œuvre d'historien soit dès l'abord placée, par son auteur même, dans l'éclairage exact qu'il attribue personnellement soit à sa méthode de réflexion, soit aux circonstances de sa recherche » (*Ibid.*, p. 294).

L'observation suivante partira du constat que « la méthodologie critique moderne s'est construite sur le refus de l'imaginaire⁷⁸ ». Or,

⁷⁷ H.-I. Marrou, *De la connaissance historique*, Paris, Le Seuil, 1954, p. 228.

⁷⁸ L. Boia, *Pour une histoire de l'imaginaire*, Paris, Les Belles Lettres, 1998, p. 42.

loin de souscrire à cette facile et commode excommunication, il faut lui objecter avec le philosophe J.-J. Wunenburger que l'activité imaginative, liée à la problématique de la représentation, est « une forme a priori de tout rapport de la conscience au monde⁷⁹ » et que l'imagination – activité mentale de production ou de combinaison d'images et de représentations sensibles assume trois fonctions essentielles « d'expression du réel, senti ou pensé, de déformation du réel, soit pour le simuler soit pour explorer des possibles, enfin de révélation d'un réel caché » (*Ibid.*, p. 26). En un mot, l'imaginaire ou la fonction imaginaire est un schéma organisateur, une façon d'ordonner notre vision du monde qui nous permet d'étendre notre domination pratique sur le réel ou de rompre les attaches qui nous y relient. Cette forme *a priori* – à l'origine de la perception d'analogies et de rapports divers – assume une « fonction de schématisation grâce à laquelle le sujet percevant anticipe en quelque sorte la configuration que va prendre pour lui le donné sensoriel » (*Ibid.*, p. 28). C'est essentiellement de cette hypothèse imaginaire initiale que dépend le sens que le sujet percevant attribue à tout phénomène. Ce qui se vérifie régulièrement dans le domaine de l'histoire où le choix des faits, leur agencement dans un récit et leur soumission à une grille d'interprétation n'échappent pas totalement à l'emprise de l'imaginaire même si diverses procédures s'efforcent d'en réduire l'influence. Nous n'irons pas jusqu'à affirmer que « L'histoire est mythifiée, c'est-à-dire structurée et orientée suivant les critères de l'imaginaire », encore que les arguments ne manquent pas pour soutenir cette thèse⁸⁰, mais il est indéniable que dans ses trois modalités essentielles de mode conditionnel de ce qui aurait pu être⁸¹, puis de pouvoir de

⁷⁹ J.-J. Wunenburger, *L'Imagination*, coll. Que sais-je ?, Paris, P.U.F., 1991, p. 103. Dans cet ouvrage, l'auteur défend avec conviction l'idée que l'imagination est « le lieu mental à partir duquel s'élaborent toutes nos représentations. Le sujet se meut toujours à l'intérieur d'une iconosphère, constitutive de son vécu, qui se compose d'images-symboles, dont le contenu sensible est intimement lié à un sens expressif et subjectif, qui excède la signification inhérente à la verbalisation conceptuelle. » (p. 31).

⁸⁰ L. Boia, qui enseigne l'histoire de l'historiographie et de l'imaginaire à l'Université de Bucarest, les recense dans son ouvrage *Pour une histoire de l'imaginaire* précédemment cité.

⁸¹ « Expliquer, c'est repérer, imaginer des corrélations entre les respirations de la vie matérielle et les autres fluctuations si diverses de la vie des hommes », F. Braudel, *L'Histoire aujourd'hui*, p. 418. Nous soulignons. Cf. également ce qu'écrit

négarion du temps et de la mort et, enfin, de temporalisation de l'espace et de spatialisation du temps, l'imagination est un des auxiliaires les plus précieux de l'historien ; en témoigne éloquemment l'œuvre de F. Braudel.

Enfin, le troisième et dernier argument, le plus fondamental à nos yeux, porte sur la valeur heuristique de l'écriture et de la fiction auxquelles on commence à reconnaître la qualité d'opérateurs cognitifs⁸². Le fait que la fiction soit perçue comme le domaine du possible et du vraisemblable – rarement du nécessaire – contribue communément à lui dénier toute valeur cognitive, préjugé renforcé par le sentiment que la fiction est par définition synonyme de mise entre parenthèses de la question de la véridicité et de la référentialité des représentations verbales. En un mot, la fiction dont les énoncés réfèrent à des réalités alternatives, relèverait de la logique des mondes possibles et se situerait au-delà du vrai et du faux. Mais de ces prémisses on aurait tort de conclure à l'inutilité ou à l'inefficacité de la fiction qui assume, en réalité, deux fonctions essentielles : c'est « un des lieux privilégiés où la relation [au monde] ne cesse d'être renégociée, réparée, réadaptée, rééquilibrée – dans un bricolage mental permanent⁸³ » et une activité de modélisation (au sens de « passage de l'observation d'une réalité concrète à une reconstruction de sa structure et de ses processus sous-jacents », p. 78). On est donc fondé à parler, comme le fait J.-M. Schaeffer, de modélisation ou de compétence fictionnelles mettant « à notre disposition des schémas de situations, des scénarios d'actions, des constellations émotives et éthiques » (p. 47)⁸⁴. En outre, il apparaît clairement qu'il n'y aurait

M. Aymard dans la préface de *Autour de la Méditerranée* à propos de Braudel : « Il cède à la tentation du conditionnel pour imaginer ce qu'aurait pu être son histoire », p. 17.

⁸² Pour l'essentiel des thèses exposées cette section nous sommes redevable à l'analyse de Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Le Seuil, 1999.

⁸³ *Op. cit.*, p. 327.

⁸⁴ À titre d'illustration, citons Marc Ferro, *op. cit.*, p. 56 : « L'idée m'est venue de placer la mort [de Lénine dans le film *Lénine par Lénine*] au milieu du film pour le faire rebondir. Or, manifestement, ce dispositif était emprunté au *Salvatore Giuliano* de Rosi. Autrement dit, après cette expérimentation, j'ai compris que les films de fiction n'étaient pas seulement les révélateurs d'une société – ce dont je m'efforçais de rendre compte et que je tentais de systématiser. J'ai compris que le scénario des films, leur structure, constituent des "modèles" – de narration, de construction, etc. – dont les processus *dramatiques* permettaient d'enrichir l'imaginaire de l'historien, de mettre à sa disposition toute une culture autre, mobilisable, et

pas de différence notable entre représentation factuelle et représentation fictionnelle :

nous ne disposons pas d'une compétence représentationnelle qui serait spécifiquement réservée aux fictions ; pour accéder à une modélisation fictionnelle, les seules compétences dont nous puissions nous servir sont celles dont nous nous servons par ailleurs. [...] Les compétences représentationnelles qui sont les nôtres sont celles de la représentation de la réalité dont nous faisons partie, car elles ont été sélectionnées par cette réalité elle-même dans un processus d'interaction permanente. (p. 218)

Est donc clairement postulée une unicité de fonctionnement du mécanisme représentationnel qui est banalisé par l'usage quotidien mais, en revanche, explicité et systématisé dans le cas des activités de réflexion et de recherche. Dans cette perspective, histoire et fiction apparaîtraient comme deux modalités différentes et complémentaires de la même aptitude ou faculté représentationnelle, et l'auteur de préciser que « du point de vue psychologique il n'existe guère de différences entre les opérations représentationnelles induites par la lecture d'un récit historique et celles induites par la lecture d'un récit fictionnel » (*Ibid.*, p. 109).

Malgré la présentation forcément schématique que nous en faisons dans le cadre de cet essai, l'intérêt de cette analyse pour la problématique qui nous occupe est double : tout d'abord, elle milite en faveur d'une réhabilitation d'une compétence fictionnelle qui, « loin d'être une excroissance parasitaire d'un rapport au réel », est condition d'accès à celui-ci. Ensuite, elle met en lumière le fait fondamental que l'histoire est un mixte des trois modèles d'explication/compréhension à notre disposition :

1) Les modèles nomologiques – prenant la forme d'une loi ou d'une règle abstraite – qui doivent satisfaire à une condition d'homologie généralisante, c'est-à-dire que le modèle doit être applicable tel quel à un nombre indéfini de cas concrets ;

2) Les modèles mimétiques-homologues qui sont des réinstanciations (soit actuelles, soit virtuelles) de ce qu'il représentent ;

à utiliser si nécessaire. ». De même, J. Revel dans son article « Au pied de la falaise : retour aux pratiques », *Le Débat* (n° 103, janvier-février 1999) rappelle que : « des historiens ont fait appel au modèle narratif de l'intrigue policière pour rendre compte de leur enquête (c'est le cas, en particulier, de certains micro-historiens). » (p. 166).

3) Les modèles fictionnels qui ne sont pas soumis à la contrainte d'homologie globale et locale, mais à une contrainte beaucoup plus faible, celle de l'analogie globale.

Il y a là une certaine parenté avec les trois langages – celui des faits de nécessité, celui des faits aléatoires et enfin celui des faits conditionnés – que Braudel évoque dans “La longue durée”.

Parvenu à ce stade (au terme de ce qui apparaît fort comme une marche forcée – loin de nos bases – à travers le territoire de l'historien), nous pouvons revenir à la question liminaire qui nous a fourni l'impulsion initiale : l'histoire dans son écriture se distingue-t-elle radicalement des procédures littéraires et peut-elle (ou doit-elle) s'y soustraire ? Double question abordée sur fond de débat épistémologique à la lumière d'une thèse iconoclaste venue d'outre-Atlantique et de l'œuvre magistrale d'un historien français dont a dit qu'elle restait, somme toute, « plus descriptive qu'explicative⁸⁵ ». Il nous importait moins de trancher la question que d'inviter nos confrères historiens à prendre en compte dans leur réflexion sur le statut épistémologique de leur discipline et sur son véhicule de transmission traditionnel – le récit – quelques paramètres essentiels, à savoir que « le réel doit nécessairement pour être connu, *s'irréaliser* en signes/symboles, représentations, discours, idées⁸⁶ » ; que le sens de l'imaginaire est utile à l'appréhension et à la compréhension de ce même réel, et qu'enfin « la structure conceptuelle de l'histoire est indissociable d'un mode essentiellement narratif⁸⁷ ». Après avoir longtemps, nouveaux M. Jourdain, fait de la narration (historico)-romanesque (personnage, intrigue, événements) sans le savoir ou en refusant de le voir, les historiens – dont on a souvent déploré le peu de goût pour la réflexion théorique –, ne pourront se dispenser de penser à nouveaux frais les fondements de leur pratique et de leur discipline. Et, comme le philosophe N. Goodman l'a fait pour l'art (*When is art ?* au lieu de *What is art ?*), il serait peut-être judicieux de substituer à la question traditionnelle “Qu'est-ce que l'histoire ?” (il existe de multiples réponses satisfaisantes) celle, plus pertinente, des conditions suffisantes et nécessaires du discours historique : “Quand y a-t-il histoire ?”

⁸⁵ J. Dosse, *op. cit.*, p. 252.

⁸⁶ E. Morin, *op. cit.*, p. 214.

⁸⁷ A. Prost, *op. cit.*, p. 419.

Il est communément admis que l'histoire serait un discours différent de la fiction en ce qu'il bénéficierait d'un statut de science et serait orienté vers la vérité mais, nous l'avons rappelé, la réflexion contemporaine a contesté les fondements de l'activité scientifique et démontré que dans le domaine des sciences humaines, la vérité a parfois une texture/structure de fiction. Qu'est-ce qui alors différencierait le récit historique du récit fictif ou romanesque ? Au niveau formel de l'appareil du discours, hormis les notes infrapaginales et la bibliographie, fondements de l'argument d'autorité, il n'y a pas de propriété syntaxique ou sémantique qui permette d'identifier un texte comme relevant du genre historiographique. C'est donc à un autre niveau qu'il convient de rechercher les différents critères de distinction ; nous en voyons cinq :

1) À l'inverse du discours littéraire – et surtout poétique – qui trouve sa justification en lui-même, qui est à lui-même sa propre fin (nous dirons qu'il est *autotélique*), le récit historique vise, par définition, quelque chose d'extérieur à son propre discours. C'est un discours qui porte sur des faits, des faits censément historiques, attestés et vérifiés, « donc une réalité qui est bien de l'ordre du savoir, et pas seulement du discours⁸⁸ » (mais se pose alors toute la problématique de l'établissement des faits, qui relèvent du construit et non du donné. Rappelons avec L. Febvre « qu'élaborer un fait, c'est construire » et avec G. Bachelard que « Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit »). Le discours historique est donc *hétérotélique*, c'est-à-dire qu'il trouve sa justification en dehors de lui-même, dans l'élaboration et la transmission d'une connaissance ; il est moyen et non fin.

2) Le discours historique est régi par une visée cognitive ; ainsi l'histoire totale « qui se propose de rendre intelligible l'organisation d'ensemble et les interactions des différentes composante d'une collectivité à l'intérieur d'une séquence de temps donné⁸⁹ ». S'ajouterait à cette quête de l'intelligible la recherche de la vérité :

Le couple histoire/mémoire relève de notre présent et fait appel à la notion de vérité. [...] Sans doute, l'histoire, au-delà de l'établissement de quelques faits indiscutables, est-elle faite surtout d'interprétations, et tolère donc, en quelque sorte, plusieurs vérités. Mais si l'historien

⁸⁸ A. Prost, "Mais comment donc l'histoire avance-t-elle ?" in *Le Débat*, n° 103, janvier-février 1999, Paris, Gallimard, p. 149.

⁸⁹ M. Gauchet, "L'élargissement de l'objet historique" in *Le Débat*, n° 103, janvier-février 1999, Paris, Gallimard, p. 144.

n'est pas animé par le désir de vérité, comme horizon de sa recherche et comme vertu morale, la porte est ouverte à tous les débordements. Or la vérité consiste en particulier à éviter l'oubli, qui est en général sélectif. Il existe donc un devoir de mémoire⁹⁰.

Est ici posée une définition apophantique de la vérité historique comme *a-letheia*, c'est-à-dire « absence d'oubli » ; mais demeure, nous l'avons dit, une question essentielle : « Quels sont, en effet, les critères de véridicité aptes à disqualifier telle ou telle construction interprétative et à valider telle ou telle autre ?⁹¹ ». Redisons tout de même, à ce stade, que cette visée aléthique n'est pas absente de la littérature mais qu'elle s'y exprime d'une façon qui, au contraire de l'histoire, n'a rien de méthodique et de systématique ; c'est là, en effet, une différence essentielle entre les deux pratiques, ce qui nous conduit aux trois derniers critères décisifs.

3) L'argumentation : « la construction d'une histoire relève donc d'un argumentaire. Elle met en jeu un agencement spécifique de données ou de séries disjointes, un système de preuves, une démonstration », mais J. Revel⁹², à qui nous empruntons cette formulation, précise, restriction à laquelle nous souscrivons sans réserves, « qu'elle appelle aussi une organisation narrative, que les historiens considèrent trop souvent comme neutre ».

4) La méthode : le discours historique relève d'une méthode ou plutôt de méthodes critiques, c'est-à-dire un ensemble de procédures telles que, dans l'absolu, « quiconque appliquant les mêmes procédures aux mêmes traces apporte les mêmes réponses aux mêmes questions⁹³ ». Mais ce postulat est loin de se vérifier dans la pratique.

5) Enfin, ultime critère, qui ne saurait, par définition, s'appliquer à la littérature alors qu'il fonde la légitimité de l'histoire, la réfutabilité. L'histoire est une pratique soumise à des procédures de vérification de

⁹⁰ J. Le Goff, « Cessons de confondre histoire et mémoire ! » entretien accordé à l'hebdomadaire *Le Point* du 12 janvier 2001, n° 1478, p. 90.

⁹¹ R. Chartier, « Histoire, littérature et pratiques » in *Le Débat*, n° 103, janvier-février 1999, Paris, Gallimard, 164.

⁹² « Au pied de la falaise : retour aux pratiques », *Le Débat*, p. 159.

⁹³ A. Prost, « Mais comment donc l'histoire avance-t-elle ? », *Le Débat*, p. 152.

l'information, des sources et des hypothèses ; c'est un discours véhiculant « un savoir susceptible de contrôles et de vérifications⁹⁴ ».

En résumé, il y aurait donc histoire quand un récit argumenté posant en amont de sa production un principe de rationalité et d'intelligibilité des actions de l'homme sur son milieu naturel et social (et réciproquement) et en aval un principe de réfutabilité, déboucherait sur la mise en œuvre de systèmes de causalités et sur la mise en évidence de corrélations entre des phénomènes de nature différente. Dans cette perspective, « l'historique se présente[rait] alors comme une dialectique entre une structure logique abstraite et le réel ; mouvement qui va de la structure à la conjoncture, et inversement, pour reconstituer une trame intelligible⁹⁵ ».

C'est cette recherche de systèmes de causalité qui fonde les prétentions scientifiques de l'histoire ; or, il convient de rappeler qu'un des critères essentiels de scientificité, c'est la prévision (« un événement est conditionné causalement quand il peut être prédit avec certitude⁹⁶ ») mais, précisément, comme on l'a fait remarquer, et l'objection tient toujours, la fragilité des sciences dites humaines tient au fait que ce sont des sciences de l'imprévision, de l'aléatoire et du stochastique, « ce qui altère immédiatement l'idée de science⁹⁷ ». Contrairement au scientifique, l'historien, prophète du passé, ne peut que tenter de remonter de l'effet connu à sa cause hypothétique ; en termes braudéliens, on dira qu'il s'efforce de reconstituer par le mécanisme de la post- ou rétrodiction du “devenir” sous du “devenu”. Entreprise hautement hypothétique ! Au fond, nous sommes confrontés à une radicale alternative : ou l'on garde la définition actuelle de la science (entendue au sens de toute connaissance rationnelle obtenue soit par démonstration, soit par observation et vérification expérimentale mettant à jour des relations constantes entre les phénomènes ou lois et visant à constituer une théorie synthétique de ces lois), et l'histoire, pas davantage que les lettres, n'en fait partie, ou l'on révisé notre conception de ce qu'est une activité scientifique pour y inclure l'histoire et d'autres disciplines. Mais là, on court toujours le risque d'aboutir à une hypothèse basse du type de celle qu'avancent certains

⁹⁴ R. Chartier, “Histoire, littérature et pratiques. Entre contraintes transgressées et libertés bridées”, *Le Débat*, p. 165.

⁹⁵ F. Dosse, *op. cit.*, p. 257.

⁹⁶ M. Planck, *Initiations à la physique*, Paris, Flammarion, 1941, p. 234.

⁹⁷ *Leçon*, p. 28.

historiens – « Défendre le caractère scientifique du travail historique, ce n'est plus affirmer l'existence de lois de l'histoire, mais "une manière de produire, socialement, des connaissances"⁹⁸ » – définition qui nous semble vider d'une partie de sa substance le concept même de science et pourrait s'appliquer mot pour mot à des activités qui n'ont rien de scientifique : les mythes véhiculent aussi un savoir produit socialement. Ce désir – ou cette revendication – de scientificité (même tempéré par l'usage de plus en plus fréquent chez les historiens de guillemets euphémisants⁹⁹) ne laisse pas d'étonner et semble relever d'un besoin de reconnaissance dont les littéraires – qui ont connu la même tentation – se sont plus facilement guéris que les historiens¹⁰⁰. Nous nous sommes consolés en constatant avec l'écrivain H. James qu'il existe des « arts exacts » (et même, comme la fiction, qui n'est ni exacte ni inexacte, des arts rigoureusement anexacts) et avec le préhistorien A. Leroi-Gourhan – que nous citons de mémoire – « qu'il faut beaucoup d'imagination pour être rigoureux ». Il semblerait d'ailleurs que certains historiens, et non des moindres, ne reprennent pas à leur compte cette "mécanique de la causalité" tel G. Duby qui « parle plutôt de corrélation et non de causes et d'effets¹⁰¹ ». Nous sommes loin des ambitions de l'histoire globale avec son fantasme originel d'un esprit laplacien qui maîtrise

⁹⁸ Cité par G. Noiriel, "L'Historien et l'objectivité" in *L'Histoire aujourd'hui*, p. 424.

⁹⁹ Cf. R. Chartier « Une connaissance "scientifique" du passé dans une forme essentiellement narrative », *op. cit.*, p. 162.

¹⁰⁰ Du moins en apparence. La constance aussi touchante que confondante avec laquelle les universitaires, membres des Facultés de Lettres et Sciences Humaines, continuent à évoquer leur précieux "dossier scientifique" – qui n'a de scientifique que le nom – prouverait que ce renoncement n'est pas encore total.

¹⁰¹ Cité par F. Dosse, p. 190. À propos de cette notion de lois, versons une dernière pièce à notre dossier, déjà bien fourni, E. Morin : « En ce qui concerne la contribution de l'histoire à la connaissance de la condition humaine, celle-ci doit introduire au destin à la fois déterminé et aléatoire de l'humanité. On tirerait toutes les conséquences de la prise de conscience que l'histoire n'obéit pas à des processus déterministes, soumise à une logique technique-économique inéluctable, ou guidée vers un progrès nécessaire. L'histoire est sujette aux accidents, perturbations et parfois terribles destructions de masse de populations ou civilisations. Il n'y a pas de "lois" de l'histoire, mais une dialogique chaotique, aléatoire et incertaine, entre déterminations et forces de désordre, et un jeu souvent rotatif entre l'économique, le sociologique, le technique, le mythologique, l'imaginaire. » (*La Tête bien faite*, p. 45).

serait toutes les déterminations régissant les actions des hommes, et des rêves positivistes d'une science sociale qui aurait conduit à une mathématisation voire à une modélisation du réel : « Le programme d'une histoire scientifique n'ambitionnait-il pas de pouvoir se passer, à la limite de tout recours narratif ? » comme le rappelle J. Revel (*Op. cit.*, p. 157). L'histoire, qui faisait étalage de ses ambitions, est revenue à plus d'humilité... Aussi, entre l'hypercriticisme d'un P. Veyne affirmant que « L'histoire ne sert pas plus que l'astrologie ; elle ne démontre rien et ne permet pas de tirer de leçons éternelles¹⁰² », et le néopositivisme de certains historiens, il y aurait place pour un juste milieu où l'on reconnaîtrait qu'en tant que discours documenté, rationnel et critique, « La science historique ne dit pas le vrai sur le réel, mais plutôt du vrai sur un réel¹⁰³ ».

Quelle que soit la définition qu'on en donnera, il est clair que l'histoire ne peut plus se contenter d'une scientificité au rabais fondée sur la seule exclusion des procédés littéraires (telle la métaphoricité et l'analogie) qu'elle est condamnée à utiliser. Si l'exclusion du récit, de la fiction et de l'imagination a pu constituer, à un moment donné de son évolution, un préalable nécessaire au progrès de l'historiographie (une discipline se définit et se consolide au départ par l'exclusion de tout ce qui n'est pas elle, et se trouve, *ipso facto*, rejeté dans la catégorie de l'impur), l'étape suivante, également facteur de progrès, pourrait bien consister à réintroduire dans la réflexion cela même qu'il a fallu exclure, car l'histoire est un mixte (entre compréhension et explication, narration didactique argumentée et discours fictionnel), situé, qui plus est, à la frontière entre sciences expérimentales (qui expliquent par des causes) et sciences humaines (qui comprennent par des raisons, des mobiles et des intentions). Il faut passer d'un système binaire – histoire vs. littérature, réel vs. imaginaire, vérité vs. fiction – où l'on fonde sa légitimité et circonscrit son fief par l'exclusion de l'autre à un système plus souple qui admette et intègre le fait qu'il y a de la déraison dans la raison, du mythe dans la connaissance rationnelle, de l'imaginaire dans la science, de l'intellect dans la foi et de la fiction dans l'histoire. C'est d'ailleurs la voie dans laquelle s'engagent

¹⁰² «L'Histoire ne démontre rien», entretien avec P. Veyne in *L'Histoire aujourd'hui*, p. 430.

¹⁰³ A. Prost, *L'Histoire aujourd'hui*, p. 8. Nous soulignons.

certains scientifiques à la pointe de la recherche dans leurs domaines respectifs, tel F. Jacob, déjà cité :

Nous vivons dans un monde créé par notre cerveau, avec de continues allées et venues entre le réel et l'imaginaire. Peut-être l'artiste prend-il plus de celui-ci et le scientifique plus de celui-là. C'est simplement une affaire de proportions. Non pas de nature¹⁰⁴.

Redisons donc avec force qu'il y a du savoir dans le récit, fût-il romanesque, et de l'intelligence dans la narration, fût-elle fictionnelle : l'histoire-récit, l'histoire-bataille¹⁰⁵, l'histoire-biographie, malgré les anathèmes des *Annales*, ne représentaient pas le degré zéro de l'intelligibilité historique mais une forme donnée de compréhension appelée à être dépassée tout comme le sera – ou l'est peut-être déjà – l'histoire globale qui s'est tant opposée à ces trois pratiques. L'histoire explique par le récit (« Expliquer pourquoi quelque chose est arrivé et décrire ce qui est arrivé coïncident¹⁰⁶ »), la cause est entendue, mais un récit argumenté et méthodique qui s'appuie sur une conceptualisation : « Connaître historiquement, c'est en effet substituer à un donné brut un système de concepts élaborés par l'esprit¹⁰⁷ ». Voilà pourquoi l'histoire s'est détachée à l'heure actuelle de la chronique ou de l'annalistique qui s'épuisaient à reconstituer le passé dans tout le désordre de son expérience immédiate et directe, mais ces concepts sont, pour la plupart, d'une nature différente de ceux de la science :

Parce que l'histoire est connaissance du concret, ses concepts sont seulement des éléments de description abrégée, au mieux des idéaltypes webériens, c'est-à-dire des raisonnements synthétisés, des tableaux de pensée auxquelles on compare le réel pour le clarifier et en saisir la spécificité. La structure conceptuelle de l'histoire est donc indissociable d'un mode d'exposition essentiellement narratif. Toute

¹⁰⁴ *Op. cit.*, p. 210.

¹⁰⁵ Ainsi, par exemple, L. Henninger dans "Le renouveau de l'histoire de la guerre" in *L'Histoire aujourd'hui*, fait-t-il remarquer qu'il « a été depuis longtemps constaté que ce sont souvent les écrivains qui évoquent le mieux le combat et les batailles. Une réflexion sur les origines de cet état de fait pourrait fournir de passionnantes réponses... » (p. 209). Pour avoir organisé un colloque international à l'université P. Valéry sur le thème de "*Les Écrivains américains face à la guerre de Sécession*" nous pouvons témoigner de la véracité de cette pertinente observation.

¹⁰⁶ P. Ricœur, *op. cit.*, p. 264. Braudel, à sa façon, ne disait pas autre chose : « Décrire, c'est un moyen de connaître. » (*Ambitions*, p. 71).

¹⁰⁷ G. Bourdieu, *op. cit.*, p. 298.

écriture historique repose sur une narrativité fondamentale, qui la définit comme histoire¹⁰⁸.

Si l'on accepte ces conclusions, et c'est naturellement notre cas, la voie qui s'ouvre à l'histoire, c'est peut-être effectivement, comme l'indique P. Veyne, non pas de « passer de la narration à l'explication (toute narration est explicative), mais de pousser plus loin la narration dans le non-événementiel¹⁰⁹ », ce qu'a manifestement et magistralement fait F. Braudel.

Alors, pour conclure, invitons les historiens à méditer la profession de foi hétérodoxe d'un écrivain sudiste¹¹⁰ qui se refuse à instituer la moindre césure épistémologique entre le romanesque et l'historique en raison de sa confiance en la toute-puissance de l'Écriture (qui passe ainsi du statut de simple véhicule d'expression à celui d'instrument de connaissance permettant « de penser les mutations de notre monde autant que toute théorie¹¹¹ ») et l'exemple de Braudel dont la pratique dément avec bonheur certains *a priori* théoriques en prouvant éloquemment qu'à travers « l'écriture, le savoir réfléchit sans cesse sur le savoir, selon un discours qui n'est plus épistémologique, mais dramatique¹¹² ». Quant à nous, après avoir puisé à ces deux sources et joué le rôle de l'avocat du Diable, nous affirmerons que loin de risquer de disparaître, comme on a pu le craindre, parce que l'histoire serait désormais placée sous le signe de l'intelligible plus que du "réel", la narration historique a encore de beaux jours devant elle.

¹⁰⁸ A. Prost, *op. cit.*, p. 419.

¹⁰⁹ *Op. cit.*, p. 119.

¹¹⁰ Cette origine est d'une très grande importance ; l'auteur est issu d'une région dont on a dit qu'elle se distinguait du reste des États-Unis – qui ont voulu au moment de leur création échapper à l'histoire – par le fait que, précisément, l'histoire l'avait rejointe au moment de la guerre de Sécession (que les Américains appellent en fait *Civil War*). D'où l'intérêt des Sudistes pour la connaissance du passé.

¹¹¹ G. Delfau et A. Roche, *Histoire Littérature*, p. 241.

¹¹² *Leçon*, p. 19.